

**Lise Sarfati / Azzedine Alaïa / Carla Sozzani**  
**Austin, Texas. Fashion Magazine 2008**

Il est vingt heures, ce lundi de septembre. Dans une cuisine où sont généreusement servis vins et vodka, la galeriste Carla Sozzani fait se reconstruire Azzedine Alaïa et Lise Sarfati puisque Carla, que le créateur présente comme sa « sœur » expose aussi, en cet automne, Lise dans sa galerie milanaise. Autour de la table, alors que passeront plus tard des neveux d'Azzedine -car nous sommes chez lui- la conversation s'engage instantanément. Du Texas à la Russie, de Tunis à Paris, de la mode à la photographie, de l'enfance aux femmes -que l'un habille, que l'autre expose souvent et que Lise aime à photographier- les convives s'animent. Puis Azzedine se met aux fourneaux : côte de bœuf pour tout le monde, fraises en dessert. Le rouge est mis, et la parole vive, toujours libre.

*Lise Sarfati* : Cette édition du Fashion Magazine a été réalisée à Austin, une petite ville au milieu des Etats-Unis qui est pourtant la capitale du Texas. L'idée était celle d'un travelling dans la cité, y faire des photographies, dans leurs maisons, de filles qui ne sont pas des mannequins. Car je ne suis pas photographe de mode. Le Texas est un état plutôt rock'n'roll. J'aime le rapport que les gens de là-bas ont au vêtement, toujours très précis, très sophistiqué. Ils se rendent tous dans un endroit qui s'appelle Buffalo Exchange ; on y vend les habits qu'on ne met plus, on en rachète d'autres, on mixe plusieurs périodes, c'est vraiment drôle. Etes-vous déjà allé au Texas, Azzedine ?

*Azzedine Alaïa* : Je connais des femmes originaires du Texas qui dépensent des fortunes à New York, chez Barney's et chez Bergdorf Goodman.

Notamment une qui achète tout : elle vient dans son avion privé pour la journée, pénètre dans le magasin avec son coiffeur et sa manucure, s'installe dans un salon où des filles lui présentent des portants de fourrures ou de lingerie -tout ce qui est nouveau. Elle reprend son avion le soir-même, après qu'on lui ait livré les paquets dans son jet. Deux manteaux en zibeline de Fendi, des visons, des pièces parmi les plus chères. L'une des vendeuses, qui était Française, m'a appelé pour me dire « elle achète tes vêtements ». Cette Texane était d'une sophistication insensée. Et très américaine, c'est-à-dire : mince mince mince. Les Américains sont fantastiques par rapport à la mode, ils n'ont pas les mêmes complexes que nous, enfermés par notre culture dans un certain système. Quand tu vois les redactrices de mode là-bas, elles foncent! Les Européennes, elles, réfléchissent à deux fois avant que ça ne se déclenche.

*Lise Sarfati* : J'avais peur de ne rien avoir à vous dire. Que l'on parle de choses banales, que l'on se sente bien peut-être, mais quoi d'autre ? Puis j'ai réalisé qu'entre nous, le lien consistait en une différence. Vous êtes un artiste complet, vous créez tout, la matière et la forme ; tandis que moi, je mets juste des miroirs au bon endroit pour refléter une image.

*Azzedine Alaïa* : Vous ne travaillez pas comme un sculpteur mais comme un peintre.

*Carla Sozzani* : Il n'y a qu'Azzedine qui change la mentalité des femmes ; c'est très gonflé de le dire mais c'est la vérité.

*Azzedine Alaïa* : Je ne suis pas dans la mode, je suis là pour les femmes. C'est une obsession pour moi qu'elles soient belles. Cette année, je me suis dit qu'il fallait que je visite mes tantes en Tunisie, j'ai une maison où je n'ai pas passé un quart d'heure en dix ans. J'ai fait mes valises, bien décidé à partir cinq jours, et le billet était pris. Mais il y avait cette commande, une robe où quelque chose n'allait pas. Ça me chiffonnait ; une question d'honnêteté, je ne voulais pas qu'une telle robe sorte de mon atelier même si la cliente la payait le triple. J'ai tout refait, et vécu cette nuit de retouche avec un tel plaisir! Je n'étais même pas fatigué, presque étonné, le lendemain matin, de ne pas avoir dormi, tandis que les gens arrivaient pour nettoyer l'atelier. Comme il fallait la livrer, cette robe, une des filles s'est même levée à cinq heures du matin pour préparer le paquet. Et je me suis dit : quel circuit pour un vêtement, quel dérangement de tout un monde pour le plaisir de la mode et d'une femme !

*Lise Sarfati* : Qu'est ce qui vous motivait ? Un désir ?

*Azzedine Alaïa* : Plutôt le respect d'une personne qui met un tel prix dans un vêtement. Toutes les femmes qui entrent dans ma boutique, qu'elles aient de l'argent ou pas, qu'elles soient clochardes ou pas, je les respecte parce qu'elles franchissent la porte et qu'elles viennent vers moi avec admiration. En revanche, quand on me demande des habits pour les Oscars ou des événements de ce genre je dis non, je ne donne pas, je ne prête rien parce que je sais que ces gens-là sont gâtés, et que les autres maisons envoient, envoient.

*Lise Sarfati* : Et cette idée de minimalisme, cette recherche de la matière et de la ligne pure avec, en même temps, les couleurs de l'attraction, le gris moyen, le rose entre deux : c'est une référence, ça appartient à votre univers ?

*Azzedine Alaïa* : J'ai toujours pensé qu'une robe passée sur une femme l'encadre, la met en valeur. La robe ne doit pas éclipser la femme, elle la révèle à sa propre beauté. La femme surgit, tu oublies la robe. Je ne veux pas être « dans le coup » ; mon ambition se porte sur la continuité du travail. Les femmes viennent vers moi parce qu'elles veulent être belles, même si leur quotidien se résume aux jeans et aux baskets. Egalement pour plaire à leur fiancé !

*Carla Sozzani* : Quand tu te sens bien et que tu es jolie, ce n'est pas seulement destiné aux hommes. Aux femmes aussi.

*Azzedine Alaïa* : A soi-même ! Avec les femmes, tu apprends ton métier. A cet égard, les mariages sont les moments parmi les plus intenses, qui cristallisent des rêves d'enfance. Parfois les parents accompagnent leur jeune fille qui s'en fiche ; elle est en jean, elle ne veut rien. Il faut beaucoup de patience pour qu'elle finisse par s'ouvrir. Et parfois, peu à peu la coquinerie surgit, les « je voudrais ça comme ça » et moi qui répond « mais vous m'aviez dit pas de décolletés ». A l'issue d'un essayage, une de ces jeunes filles ressemblait à une danseuse de cabaret ; le pompon ! De manière plus générale, j'ai remarqué l'apparition d'une nouvelle génération de clientes. Ça m'intéresse de voir ce nouveau monde: des jeunes qui sont devenus très riches et qui n'ont pas le temps, ça te change la mentalité du travail. Les riches d'avant, avec leurs fortunes héritées, c'était différent: même dans une famille très aisée, on ne laissait pas les filles de quinze ou dix-huit ans aller se balader pour dénicher un milliardaire, ou acheter des robes. Heureusement.

*Carla Sozzani* : Mon père était furieux quand, à quinze ans, je dépensais des fortunes dans des robes !

*Azzedine Alaïa* : Carla s'est intéressée à la photographie il y a longtemps, et pas uniquement à la photo de mode. Elle a une collection fantastique. Elle a un œil pour les images comme pour le design -j'ai notamment connu le travail de Marc Newson chez Carla. Son regard m'a fait changer, j'ai balancé tout ce que j'avais avant.

*Carla Sozzani* : J'ai exposé beaucoup de femmes, comme Francesca Woodman.

*Azzedine Alaïa* : Pour moi, peu importe qu'il s'agisse de femmes ou d'hommes. J'ai habillé trois hommes ces derniers temps parce que c'était des gens importants. Une femme c'est plus facile: comme une cantatrice, une grande actrice, elle a toutes les qualités. Même quand elles sont folles il y a quelque chose -qui peut friser le ridicule ou être fantastique.

*Lise Sarfati* : Je ne fais pas de différence entre un homme et une femme. Tout le monde me dit « oh tu photographies des filles » quand d'après moi ça ne change rien. Mais tu ne peux pas passer de l'un à l'autre, tu choisis l'un ou l'autre. Lors de mon séjour en Russie c'était plutôt les garçons -en rapport probablement avec la destruction de l'univers, avec le mental russe. J'avais par exemple rencontré cet homme qui travaillait dans une banque : à ma question mais « pourquoi l'argent tout de suite, les beaux vêtements tout de suite ? » il m'a répondu « parce que demain qui sait si je serai vivant ».

*Azzedine Alaïa* : C'est un état d'esprit que je partage. Au jour le jour et hop ! Je ne garde rien, je claqué dans l'instant. Mes grands-parents n'ont jamais rien accumulé, ni pensé à l'héritage qu'ils laisseraient ; mon père ne m'a pas donné d'argent et je n'en ai guère réclamé, ce qui était normal puisque je vivais chez lui. Cette éducation m'a façonné, je me suis débrouillé toute ma vie sans penser à plus tard. Je n'aime pas la propriété ; j'ai été rue du Parc Royal, puis rue de Bellechasse. A cette époque, j'aurais pu devenir le plus riche des stylistes. Tous les contrats qu'on m'a proposés ! Quand je quitte un lieu je n'ai pas la nostalgie du départ et quand j'arrive quelque part, j'en profite. Je ne suis qu'un occupant, avant moi il y eut tellement de passage sur ce sol.

*Lise Sarfati* : Et vous Carla ?

*Carla Sozzani* : Je suis de passage !

*Azzedine Alaïa* : Non, Carla ne s'arrête jamais. Je n'ai jamais vu quelqu'un avec une telle énergie. Je l'admire! Je l'ai rencontrée la première fois pour l'un de mes défilés rue de Bellechasse ; parmi les gens de "Vogue", Carla fut la première à s'intéresser à moi, à faire réaliser des photos. Elle s'occupait de tout avec une telle facilité ; rapide mais bien pensé. C'est rare les femmes de cette trempe, qui pourtant dégagent une fragilité pareille ; regarde ses poignets et pourtant elle peut te déménager cette table à la seconde, elle peut tuer un régiment.

On s'est occupés ensemble d'une de mes expositions en Hollande, à Groningen. Le musée entier, vingt-deux salles. On attendait la sculpture de Picasso et une momie. Je voulais des choses qui correspondent à l'art contemporain et à l'art africain avec Basquiat. Je voulais du Schnabel. C'était fantastique. Les gens ont joué le jeu, je ne connais pas d'autres pays où ils l'auraient fait. La France, tu meurs pour qu'ils te sortent une momie !

*Carla Sozzani* : Azzedine repassait encore les robes à six heures du matin.

*Azzedine Alaïa* : J'ai si peu dormi, toutes ces nuits où deux à quatre heures de sommeil me suffisaient, que j'ai déjà vécu trois cents ans, au moins ! Et Carla est du même bois ; à Groningen, elle leur a demandé de repeindre les murs, de noter tout, de s'occuper de la poussière sur la momie ! Quand tout le monde a voulu aller se coucher elle a dit «ah non pas question, on termine !».

*Carla Sozzani* : Mais c'est normal, il fallait finir jusqu'au bout la beauté.

*Azzedine Alaïa* : On a eu des toiles de Julian Schnabel parce que c'est un ami, quasiment la famille. C'est drôle il voulait parler français avec moi qui ne parle pas l'anglais -c'est dramatique je ne fais aucun effort. Avec Julian j'avais honte, il parlait en anglais et je répondais en français. Heureusement sa femme Jacqueline parle notre langue, on a toujours réussi à communiquer. J'aime les gens vifs, comme les Schnabel ou Bruce Weber. Le matin, souvent je me dis: «qui vais-je rencontrer aujourd'hui, que vais-je apprendre» ? J'ai envie de beaucoup de choses. Mais je vis le jour-même.

*Lise Sarfati* : Et la photographie ?

*Azzedine Alaïa* : Bien sûr que je m'y intéresse. Ma première collection, je l'ai commencée à l'âge de dix ans ! Des photomaton. Mon grand-père, qui était agent de police, travaillait au service des cartes d'identités et le vendredi, quand je n'avais pas classe, il s'occupait de moi. On allait au cinéma, une salle où passaient les films égyptiens avec Oum Kalsoum, les Ben Hur, et Silvana Mangano dans "Riz Amer " : j'en mourais ! Sinon je l'accompagnais à son travail, à côté de madame Angel au bureau des cartes d'identité. Elle avait un panier en fer, comme pour la salade, et triait les trois photos très épaisses -il fallait enlever une couche avec le cutter- que les gens devaient lui fournir. La première elle la tamponnait et la photo sortait en gaufrette, j'avais l'impression que c'était comme des beignets, j'étais fasciné, la deuxième elle l'accrochait sur le dossier et la troisième était là au cas où la première aurait été déchirée, sinon au panier ! Et je récupérais tout ce qu'il y avait dans le panier! J'avais, au bout d'un certain temps, presque tout les gens de Tunis... Je les triais dans des boîtes à chaussures: les blondes, les brunes, les noirs, les moustachus, les barbus, cheveux longs, cheveux courts, frisés, raides, et quand elles étaient blondes, alors là ! Mes préférées étaient les Siciliennes en robes de communiantes, avec des boucles anglaises.

*Lise Sarfati* : Vous aimez les uniformes.

*Azzedine Alaïa* : Non mais je trouvais par exemple les soeurs de Sion très sexy quand elle marchaient avec le balancement de la croix, et leurs sandales où tu pouvais voir le pied bronzé jusqu'à la cheville, comme une chaussette.

*Carla Sozzani* : J'ai étudié chez les soeurs avec l'uniforme obligatoire jusqu'à l'âge de dix-huit ans et demi, la robe bleue le tablier blanc et les bas chair très épais. C'est aussi pour ça, Lise, que j'ai aimé ta série Immaculate.

*Azzedine Alaïa* : Que j'ai également adorée.

*Lise Sarfati* : Le personnage, le corps, le vêtement: trois éléments avec lesquels je pouvais jouer une espèce de théâtre nô. Et vous Azzedine ?

*Azzedine Alaïa* : Je n'ai jamais, depuis mes quatorze ans, modifié mon costume. J'en ai trois cents, le même vêtement dont je change tout le temps. Les costumes chinois bleus, je les trouvais à l'époque aux puces de Tunis et je les teignais. De ma vie je n'ai possédé que trois costumes et un manteau. A l'âge de seize ans, pour le bal de l'Ecole des beaux arts, je suis allé chez un tailleur sicilien qui m'a fait une veste et une cravate. Quand je suis venu à Paris, on m'a dit qu'il me fallait un costume de ville et un manteau : il était en poil de chameau à l'italienne, le seul de toute mon existence! Quant à la veste, elle était courte avec deux petites fentes parce que je suis petit.

*Lise Sarfati* : Ah quelle horreur !

*Azzedine Alaïa* : Comment quelle horreur, elle était géniale ma veste je te jure, je m'en souviendrai toujours. A l'italienne ! L'épaule un peu tombante, élargie, à double boutonnage. À l'anglaise la coupe est étroite parce qu'ils sont minces, quand les Italiens roulent les mécaniques: en bons Méditerranéens, leur fessier bouge tout seul lorsqu'ils marchent. Le dernier costume je l'ai fait tailler à Paris, il m'a fallu un an pour le payer ! Cauchemar : un tissu en pied de poule ! Aujourd'hui je n'ai ni cravates ni chemises. En tee-shirt et veste noirs, c'est tout.

*Lise Sarfati* : Moi qui connais peu cet univers, j'ai l'impression en vous rencontrant de comprendre, par contraste, ce qu'est la mode : un emballage avec lequel on ne va pas au fond des choses, une coquille d'or. Vous semblez à l'opposé de cela. D'où vient votre esthétique ?

*Azzedine Alaïa* : D'un mélange de culture ; en Tunisie c'était une telle mixité. J'ai eu une enfance fantastique, pauvre et riche et même temps. Depuis je passe des nuits à coudre, je ne suis pas malheureux. Tout dépend de l'éducation, la mienne m'a ouvert à la liberté. Ma grand-mère était la plus libérée de toutes les femmes, plus encore qu'en Europe. On a jamais vu de clef sur sa porte ; tout le monde entrait.

*Lise Sarfati* : J'ai lu un livre qui s'appelle « la Maison d'Eve au paradis », où il était expliqué que la poutre, dans la première maison qu'aurait construite l'homme, représentait sa position verticale. C'est pour cela que mon travail de photographie, je voulais l'axer sur la maison.

*Azzedine Alaïa* : Dans n'importe quel ville je me sens bien, je ne me suis jamais senti étranger dans un pays. L'installation à Paris, ce fut pour des questions d'enfance, des séquelles. A Tunis j'ai grandi avec des Français, des juifs, des Italiens, toute la Méditerranée. Personne n'était raciste, j'ai appris ce mot en arrivant à Paris. Mon oncle était un juif de Tunis et madame Pineau, la sage-femme qui m'a mis au monde, était une Française de Trouville, qui habitait le quartier le plus difficile de Tunis; à mon grand-père, l'agent de police, qui lui avait proposé de la protéger, elle a répondu: «C'est moi qui les ai mis au monde ces gamins, que veux-tu qu'ils me fassent ?» Madame Pineau était pour moi comme une deuxième mère, j'allais chez elle, j'assistais aux accouchements, je l'aidais à chauffer l'eau, elle me donnait des bébés qui sortaient du ventre des femmes! J'avais dix ans et déjà au courant de tout. Je vivais une vie sans interdit. Ouverte mais sans ressentir le besoin de parler. Parfois c'est stupide de développer. J'ai un ami qui, à quarante ans, voulait dire à ses parents qu'il était homosexuel ; franchement, tu crois que sa mère et son père ne le savaient pas? Mes parents ne m'ont jamais posé une seule question et pourtant l'éducation de mon père était dure. Il y avait une énorme pudeur entre nous, ne pas déranger pour ne pas vivre de conflit.

**Lise Sarfati / Azzedine Alaïa / Carla Sozzani - Translation L.S Torgoff  
Austin, Texas. Fashion Magazine 2008**

It's eight o'clock in the evening on a September Monday. In a kitchen where wine and vodka are served generously, the gallery owner Carla Sozzani introduces Azzedine Alaïa and Lise Sarfati to each other. Carla, whom the designer calls his "sister," is showing Lise's work this fall at her Milan gallery. We're sitting around in Azzedine's kitchen - his nephews are to drop by later - and the conversation moves right into gear. The increasingly lively table talk is about Texas and Russia, Tunis and Paris, fashion and photography, children and women. Azzedine dresses women, Carla often exhibits work by women and Lise likes to photograph them. Then Azzedine starts cooking: Rib of beef for everyone, strawberries for dessert. The red wine and the chatter flow freely.

*Lise Sarfati* : This issue of Fashion Magazine was done in Austin, Texas. A small town, but still it's the state capital. The idea was to do a kind of tracking shot of the city, to shoot, in their own homes, girls who aren't professional models. That's because I'm not a fashion photographer, and anyway, Texas is more of a rock 'n' roll state. I really like the way people there relate to clothing. It's always very unambiguous, very sophisticated. They all go to a place called the Buffalo Exchange, where you sell the clothes you never wear anymore and buy new ones. People mix clothes from different periods. It's a lot of fun. Have you ever been to Texas, Azzedine ?

*Azzedine Alaïa* : I know women from Texas who spend a fortune in New York, especially at Barney's and Bergdorf Goodman.

There's one in particular who buys everything. She flies in for the day on her private jet, goes to the store with her hairdresser and manicurist and plunks herself down in a room where the girls bring her loads of furs and lingerie - everything that's just come in. She gets back on her plane the same night, as soon as her purchases are delivered to her plane. Two Fendi sable coats, minks, some of the most expensive items. One of the salesgirls, who's French, called me up to tell me, "She buys your clothes." That Texas lady is incredibly sophisticated. And very American - thinner than thin. Americans are fantastic when it comes to fashion. They don't have the same hang-ups we do - we're boxed into a certain system by our culture. When you see fashion editors there, they just plow right ahead. Their European counterparts have to think about everything twice before they do it.

*Lise Sarfati* : I was worried that I wouldn't have anything to say to you. That we'd talk small talk and maybe get along well, but then what? Then I realized that what we have in common is a difference. You're a complete artist, you create the materials and what you make with them, whereas what I do is to put mirrors in the right place to reflect an image.

*Azzedine Alaïa* : What you do is not like a sculptor, but a painter.

*Carla Sozzani* : What Azzedine does is to change women's mentalities. No one else does that.

*Azzedine Alaïa* : I'm not into fashion for its own sake. It's for the women. I'm obsessed with making them beautiful. This year, I told myself I had to visit my aunts in Tunisia. I have a house there where I haven't spent fifteen minutes in ten years. I bought the tickets and packed my bags, my mind totally made up to go for five days. But there was this commission, a dress where something just wasn't quite right. It bothered me. It's a question of honesty: I didn't want a dress to leave my atelier under those conditions, even if the customer paid triple. I redid it completely, and let me tell you, the night I spent tailoring was pure pleasure. I wasn't even tired the next morning, just surprised when the cleaning people started to show up for work and I realized I hadn't slept. Since the dress had to be delivered, one of the girls got up at five a.m. to pack it up. I said to myself: what a lot of to-do for an item of apparel, what a lot of bother for so many people just for the pleasure of fashion and to please a woman!

*Lise Sarfati* : What motivated you ? A desire ?

*Azzedine Alaïa* : More a respect for the person who pays so much for something to wear. I respect every woman who comes into my shop, whether she has money or not, because she opened the door and because she comes to me with admiration.

*Lise Sarfati* : What about your minimalism, your focus on materials and pure lines, and at the same time, attractive colors, the not quite gray, the almost pink ? Does that have some special meaning for you, in your world ?

*Azzedine Alaïa* : I've always felt that when a woman puts on a dress, it's like a picture frame; it shows her at her best. The dress shouldn't overshadow the woman; it should bring out her own beauty. What you see is the woman and you forget the dress. I don't want to be "in the moment." My ambition has to do with long-term continuity. Women come to me because they want to be beautiful, even if most of the time they wear jeans and sneakers. Also, they want to please their men !

*Carla Sozzani* : When you feel good and that you're pretty, it's not just to please men. It's also for other women.

*Azzedine Alaïa* : And to please yourself! You learn your trade from working with women. In that sense, a wedding is one of the most intense moments of your life, when your childhood dreams crystallize. Sometimes parents come with a daughter who doesn't give a damn. There's nothing she wants. It takes a lot of patience before she finally opens up. Sometimes, little by little, she gets into it. She says, "I want that like that," and I'm, like, "But you said you didn't want a plunging neckline!" By the end of one fitting I did, the girl looked like a nightclub dancer with pompoms! More generally speaking, I've noticed the emergence of a new generation of customers. I find this new crowd interesting - young people who've become very rich and don't have time for anything. That changes how you think about your work. The old rich, who inherited their fortunes, were different. Even the best-off families didn't let their fifteen - or eighteen - year-old daughters wander off to find themselves a millionaire or buy a dress. Luckily.

*Carla Sozzani* : My father was furious at me when I was fifteen and spent a fortune buying dresses.

*Azzedine Alaïa* : Carla has been interested in photography for a long time, and not just fashion photography. She has a fantastic collection. She has an eye for photos just like her eye for design. For instance, I first found out about Marc Newsome through Carla. Her way of seeing things made me change. I threw out all my old stuff.

*Carla Sozzani* : I've often featured work by women in my gallery. Francesca Woodman, for instance.

*Azzedine Alaïa* : Women or men, it doesn't make much difference to me. I dressed three men lately because they were important people. Women are easier. An opera singer or a great actress has everything. Even when they're crazy, there's something about them - something that can be either almost ridiculous or fantastic.

*Lise Sarfati* : Men or women - it doesn't make much difference to me either. Everyone tells me, "Oh, you take pictures of girls," when for me, it's all the same. But you can't go back and forth between them - you have to choose one or the other. When I was living in Russia, I mainly photographed boys. That probably had something to do with the destruction of the Russians' mental world. For example, I met a man who worked at a bank. When I asked him, "Why do you need money and beautiful clothes right away ?" he answered, "Because who knows if I'll be alive tomorrow."

*Azzedine Alaïa* : I feel the same way he did. Live for the day and seize the time! I don't save anything. It's all gone in a minute. My grandparents never accumulated anything; they never thought about leaving an inheritance. My father didn't give me money and I rarely asked for any. That seemed like how it was supposed to be, since I was living in his house. That education made me what I am. I've always made my own way in life without thinking about tomorrow. I don't like property. First I lived and worked on rue du Parc Royal, and later opened up on rue de Bellechasse. In those days I could have become the richest guy in my profession. I was offered so many contracts! When I move away from someplace, there's no nostalgia for the past, and when I go somewhere elsewhere, I want to make the most of it. I'm just an occupant. There were so many people who passed this way before me.

*Lise Sarfati* : What about you, Carla ?

*Carla Sozzani* : I'm just passing through !

*Azzedine Alaïa* : Carla never stops. I've never seen anyone with so much energy. I admire her! I first met her at one of my shows at rue de Bellechasse. She was with the Vogue crowd. Carla was the first to take an interest in me, to arrange photo shoots. She handled everything with ease - fast but well thought-out. There aren't many women who can be like that, and at the same time seem so fragile. Look at her wrists - but she can move a table in a heartbeat. She could kill a regiment.

We worked together on an exhibition I did in Groningen, in Holland. The whole museum, twenty-two rooms. There were supposed to be some Picasso sculptures and a mummy. I wanted stuff that went with contemporary art and African art with Basquiat. I wanted some Schnabel. It was fantastic. People really went along with what we wanted. I don't know any other country where they would have done that. In France, they'd never get you a mummy !

*Carla Sozzani* : At six in the morning Azzedine was still ironing the dresses.

*Azzedine Alaïa* : I've slept so little in my life - all those nights where I got by on two to four hours sleep - that I've already put in the equivalent of at least three hundred years. Carla is the same way. At Groningen, she asked them to repaint the walls, to keep track of everything, to make sure the mummy got dusted. When everyone else wanted to go to bed, she'd say, "No way - we have to finish!"

*Carla Sozzani* : But that's how it should be. We had to do whatever it took to make everything beautiful.

*Azzedine Alaïa* : We had paintings by Julian Schnabel because he's a friend, almost family. It was funny - he wanted to speak French with me, since I don't speak English. It's terrible, I don't even try. With Julian I was embarrassed. He'd speak in English and I'd answer in French. Luckily his wife Jacqueline speaks our language, so we always managed to communicate. I like lively people like the Schanbels and Bruce Webber. I often say to myself in the morning, "Who am I going to meet today, what am I going to learn?" I want so much. But I take it one day at a time.

*Lise Sarfati* : What about photography ?

*Azzedine Alaïa* : I'm interested in it, of course. I started on my first collection when I was ten. Photo machine pictures. My grandfather, who was a cop, worked in the identity card service, and on Friday, when there was no school, he took care of me. We went to the movies, a theater where they were playing Egyptian films with Oum Kalsoum, Hollywood epics like Ben Hur and Silvana Mangano in Bitter Rice. I loved it! Otherwise, I'd go to work with him, at the ID cards office where he worked with Madame Angel. She had a steel basket, like for a head of lettuce, and sorted the three photos people had to supply her with. They were very thick, and you had to cut off one layer with a box knife. She'd stamp the first photo and it would come out looking like a wafer. I thought it was like a waffle iron. I was fascinated. She'd attach the second picture to the file folder, and the third one was in case the first one got torn. Otherwise, she'd throw it back in the basket. I took all the pictures that ended up in the basket. After awhile, I had nearly everyone in Tunis. I'd sort the pictures into shoeboxes: blondes, brunettes, black men, moustaches or beards, long or short hair, curly or straight; and when it was a blonde woman, oh boy! My favorites were the Sicilian girls in communion dresses, with ringlets.

*Lise Sarfati* : You loved uniforms.

*Azzedine Alaïa* : No, but for instance I found the Sisters of Zion very sexy when they walked with the swaying of the cross, and their sandals, where you could see their feet tanned up to the ankle like a sock.

*Carla Sozzani* : I went to nuns' school, where you had to wear a uniform, until I was eighteen and a half. A blue dress, white apron and very thick flesh-colored stockings. That's another reason, Lise, that I like your Immaculate series.

*Azzedine Alaïa* : I loved it too.

*Lise Sarfati* : Characters, bodies, clothing: three elements with which I could stage a kind of No theater. What about you, Azzedine ?

*Azzedine Alaïa* : I've worn the same kind of suit since I was fourteen. I have three hundred of them - the same thing that I change all the same. The blue Chinese suits I used to find at the flea market in Tunis and then dye. My whole life I've never had anything but three suits and an overcoat. At the age of sixteen, for the fine arts school prom, I went to a Sicilian tailor who made me a jacket and tie. When I came to Paris, people told me I had to have a town suit and an overcoat. My overcoat was camelhair, Italian-style, the only one I've ever owned. The jacket was short with two small slits because I'm short.

*Lise Sarfati* : How horrible !

*Azzedine Alaïa* : What do you mean, horrible? I'm telling you, my jacket was great. I'll always remember it. It was Italian! The shoulders fell a little, broad, with two rows of buttons. Cut very tight, English-style, because Italians are thin. Good Mediterraneans that they are, their backsides move all by themselves when they walk their walk. The last suit I had made for me in Paris took me a year to pay for! What a nightmare - hounds-tooth check! Nowadays I don't own any ties or dress shirts. I wear a black t-shirt and jacket, that's all.

*Lise Sarfati* : I don't really know that world at all, but on the other hand, listening to you I feel like I understand what fashion is: a wrapping that doesn't get to the bottom of things, a golden shell. You seem to be against all that. Where do you aesthetics come from ?

*Azzedine Alaïa* : From a whole cultural blend. Tunisia was really very mixed. I had a fantastic childhood, rich and poor at the same time. Now when I spend my nights sewing I don't mind at all. Everything depends on your education. Mine made me appreciate freedom. My grandmother was a totally liberated woman, even freer than women in Europe. There was never a key in her door - everyone came and went.

*Lise Sarfati* : I read a book called *Eve's House in Heaven*, where it explained that the beams in the houses built by the first humans represented their upright position. That's why I wanted the home to be the axis of my photographic work.

*Azzedine Alaïa* : I feel good no matter what city I'm in; I've never felt like a foreigner in any country. I moved to Paris for reasons that have to do with my childhood and its after-effects. In Tunisia I grew up with French people, Jews, Italians, the whole Med. No one was racist - I learned that word when I came to Paris. My uncle was a Tunisian Jew, and Madame Pineau, the midwife who assisted my birth, was a French woman from Trouville. She lived in the toughest neighborhood in Tunis. When my uncle the cop offered to protect her, she replied, "I helped all these kids be born - do you think they'd do anything to me?" Madame Pineau was like a second mother to me. I used to go over to her house, watch women give birth, help her boil water - she'd hand me the babies right out of their mothers' bellies! I was only ten and already I knew it all. There were no taboos in my life. She was open-minded, but didn't feel like she had to talk about it. Sometimes it's stupid to explain too much. I had a friend who, when he was forty, wanted to come out to his parents. Did his mother and father really not know he was gay? My parents never asked me a single question and yet my father's education was a tough one. There was an enormous sense of discretion among us. Everyone wanted to avoid conflict by not offending the others.